

DANS LE MIROIR DE SAPPHO. DE L'IMPOSSIBILITE D'ETRE FEMME.

par Rémy POIGNAULT (Tours)

Les lecteurs de la poétesse Sappho ne manquent pas de s'interroger sur l'identité du "je" qui parle en ses textes : Sappho y exprime-t-elle des sentiments personnels, en parlant en son nom propre, donne-t-elle la parole à un personnage^[1], ou bien encore s'agit-il d'un "je" de convention ? L'état fragmentaire dans lequel nous sont parvenues ses œuvres laisse subsister le doute. Dans l'extrait consacré à Sappho dans *Feux*, Marguerite Yourcenar utilise, comme pour Phèdre, Achille (dans les deux textes qui le concernent), Antigone et Léna, la troisième personne ; mais, au lieu que le récit soit effectué du point de vue d'un narrateur omniscient absent du texte, on voit poindre dans cette dernière séquence de *Feux* un "je" qui découvre Sappho "au fond des miroirs d'une loge" (p. 193) et nous transmet le reflet de sa tragédie. Cette vision spéculaire de Sappho suggère à la fois une distance et un rapprochement : Sappho est ailleurs, mais, en même temps, il y a là quelque chose d'elle : une trace. Cette réfraction est emblématique du traitement de la matière historique et / ou mythique : le texte est comme un reflet de l'antique.

[1] A. CROISSET, *Histoire de la littérature grecque*, II, Paris, 1898 (2e éd.), p. 232, remarque ainsi que Sappho "a certainement exprimé maintes fois dans ses chansons des sentiments qui ne lui étaient pas personnels". De même, par exemple, J.P. HALLETT, "Sappho and her social context : sense and sensuality", *Signs*, IV, 1979, pp. 450, 461, estime que ses poèmes n'ont pas de caractère autobiographique ; J. WINKLER, "Gardens of nymphs : public and private in Sappho's lyrics", *Reflections of women in Antiquity*, ed. H.P. Foley, New York, 1981, p. 84, considère aussi que le lyrisme de Sappho n'est pas personnel, mais s'inscrit dans une tradition. Un récent éditeur de Sappho, *Poèmes et fragments*, Paris, 1991, pp. 10-12, Ph. BRUNET, déclare de même qu'il ne faut pas "vouloir souligner à tout prix les marques d'une subjectivité" dans tous ses vers et que "la convention [...] joue chez Sappho un rôle qu'on a sous-estimé" : il signale ainsi qu'un fragment où Sappho disait "Je serai toujours

reflet, en l'occurrence, très lointain, puisque la poétesse est devenue une acrobate. "Elle est acrobate comme aux temps antiques elle était poétesse, parce que la forme particulière de ses poumons l'oblige à choisir un métier qui s'exerce à mi-ciel" (p. 194). Mais ce qu'il y a de plus troublant dans le jeu de ce miroir, c'est l'apparition, dans le récit, du "je" du narrateur qui quitte le cadre des passages de journal intime où il se cantonnait jusque-là : "Je viens de voir au fond des miroirs d'une loge une femme qui s'appelle Sappho" (p. 193)^[2]. N'est-ce pas une invitation à considérer que cette Sappho, que Marguerite Yourcenar perçoit, est plus encore que tous les autres personnages de *Feux*, une image d'elle-même, l'ambiguïté de la phrase liminaire de "Sappho ou le suicide" permettant de brouiller la distance entre sujet regardant et objet réfléchi ?

Reflets sapphiques ?

La part de l'Antiquité apparaît comme extrêmement ténue dans le texte : le cadre de la séquence est résolument moderne et on n'a plus le jeu d'anachronismes qui caractérise, à des degrés divers, les autres extraits. L'auteur nous en informe, d'ailleurs, conformément à son habitude, dans la préface :

L'aventure de Sappho tient à la Grèce par la légende fort controvérsée du suicide de la poétesse pour un bel insensible, mais cette Sappho acrobate appartient au monde international du plaisir d'entre-deux-guerres et l'incident du travesti se relie aux comédies shakespeariennes plutôt qu'aux thèmes grecs (p. 13).

En plus de l'épisode de Phaon, que peut-on déceler comme vestiges antiques ? Des noms propres, que l'on retrouve dans les poésies de Sappho : Gyrinno, Anactoria et Attys (p. 199) ; mais l'emprunt ne semble guère aller au-delà de l'onomastique (avec une modification orthographique pour Atthis, devenue Attys) et de l'amour de Sappho

vierge" s'est révélé, par la découverte d'un papyrus publié en 1951, prononcé par la déesse Artémis. *Contra*, par exemple, G. DEVEREUX, "The nature of Sappho's seizure in fr. 31 LP as evidence of her inversion", *The Classical Quarterly*, XX, 1, mai 1970, pp. 17-31, qui analyse avec le regard du psychiatre un poème où Sappho décrit les signes de la passion.

- [2] E. MIÑANO, "Feux : les labyrinthes de l'effacement", *Marguerite Yourcenar. Biographie, autobiographie*, Valencia, 1988, p. 35, a remarqué que "le "je" révèle ainsi, sans doute plus ouvertement que nulle autre part, sa confrontation directe à la légende réincarnée dans le présent".